

# **L'Histoire de la Pensée Économique à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne**

Le séminaire sur l'Histoire de la Pensée Économique à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, animé par Nathalie Sigot, a été organisé le 26 septembre 2022 et il a accueilli une table-ronde d'enseignants-chercheurs alors en poste à l'Université Paris 1 ou l'ayant été, ainsi que les témoignages d'anciens doctorants.

La table-ronde a permis les interventions successives de Nathalie Sigot, Paulette Taieb, André Lapidus, André Hervier et Laurie Bréban.

Les témoignages d'anciens doctorants ont été apportés par Michel Zouboulakis (alors à l'Université de Thessalie, Grèce), Sandrine Leloup (Université Bretagne-Sud), Goulven Rubin (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), Çinla Akdere (Middle-East Technical University, Turquie) et Pierre Januard (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne).

Les textes de la plupart de ces interventions ont été réunis ci-après.

## **Table-ronde**

Nathalie Sigot, Paulette Taieb, André Lapidus,  
André Hervier, Laurie Bréban

## Nathalie Sigot

L'histoire de la pensée économique a toujours occupé une place importante à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Que Henri Bartoli (1918-2008), auteur notamment de *La doctrine économique et sociale de Karl Marx* [1950] et d'une *Histoire de la pensée économique en Italie* [2003], ait été l'un des principaux fondateurs de notre université n'y est peut-être pas étranger, lui qui refusait de « faire table rase d'une pensée économique qui a mis des décades, voire de siècles, à se constituer et qui est l'œuvre de grands esprits »<sup>1</sup>. Mais ce qui fait la spécificité de Paris 1, c'est qu'elle a su maintenir, jusqu'à aujourd'hui, une solide tradition d'étude de la pensée économique, se traduisant tant au niveau de la recherche – avec l'équipe PHARE, entièrement dédiée à cette discipline – que de l'enseignement – avec, en particulier, un Master 2 d'histoire de la pensée économique, co-habilité avec l'université Paris Nanterre.

Parler de spécificité de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne ne signifie pas ignorer la présence de recherches et d'enseignements en histoire de la pensée économique ailleurs. Mais il s'agit de souligner la forme institutionnelle particulière qu'elle prend ici : les historien.nes de la pensée économique de Paris 1 ont voulu – et ont réussi à – conserver une autonomie scientifique, en se regroupant dans une équipe de recherche ayant pour objet exclusif l'étude de la pensée économique. L'ouverture de cette équipe à d'autres disciplines, traduisant le caractère interdisciplinaire de nombre de travaux effectués depuis longtemps par ses membres économistes, n'a pas modifié l'objet étudié mais a permis d'élargir la focale : philosophes et littéraires sont venus enrichir le regard porté sur celui-ci.

Dans le domaine de la recherche en histoire de la pensée économique, le choix fait à Paris 1 d'une autonomie scientifique a été unique, du moins en France et en Europe. On le retrouve uniquement aux Etats-Unis, lorsque fut fondé, en 2008, le *Center for the History Of Political Economy (HOPE center, Duke University)*. Mais la comparaison avec PHARE s'arrête là : bien connu des historien.nes de la pensée économique, en particulier parce qu'il abrite l'une des plus grandes revues du domaine, *History Of Political Economy (HOPE)*, le *HOPE center* se compose d'un petit nombre de chercheurs permanents et fonctionne en grande partie par le biais d'invitations d'historien.nes de la pensée économique venus d'ailleurs, notamment de l'étranger.

En dehors de Paris 1, et en s'en tenant à la France, les chercheurs en histoire de la pensée économique font partie soit d'équipes généralistes en économie – on peut penser ici au BETA (Université de Strasbourg), au GREDEG (Université Côte d'Azur) ou encore au LED (Université Paris 8 Saint-Denis) – soit d'équipes pluridisciplinaires, dans lesquelles la discipline coexiste avec d'autres Sciences Humaines et Sociales, telles que la sociologie, l'anthropologie ou les sciences politiques par exemple – comme au CLERSE (Université de Lille) ou à TRIANGLE (Universités Lyon 2 et Jean Monnet Saint-Etienne).

La singularité de l'université Paris 1 dans le domaine de l'histoire de la pensée économique ne tient pas seulement à l'architecture institutionnelle mentionnée précédemment. Elle est également due à l'évolution du domaine appréciée selon une perspective longue, tant au niveau de la recherche (1) que de l'enseignement (2).

---

<sup>1</sup> *L'économie multidimensionnelle*, Paris : Economica, 1991, p. 74.

1) En janvier 1999, l'*Association Charles Gide pour l'Etude de la Pensée Economique* publiait une liste de « laboratoires spécialisés ou intégrant un département spécialisé en histoire de la pensée économique et méthodologie économique ». Une comparaison avec la période actuelle permet de tirer trois enseignements sur l'évolution de la discipline.

Le premier est la disparition des équipes entièrement spécialisées en histoire de la pensée économique, à l'exception de PHARE (à l'époque, le CHPE). En 1999, étaient mentionnés en particulier le GRESE (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), le CEPSE (Université Pierre Mendès France à Grenoble), le Centre Auguste et Léon Walras (Lyon) et le Centre Vandermonde (ENS Fontenay). Le deuxième enseignement concerne l'évolution des « départements » – ce que l'on appellerait aujourd'hui des axes – spécialisés en histoire de la pensée économique, au sein des équipes de recherche. Peu d'équipes apparaissent avoir conservé de tels axes : à l'université Paris Nanterre, par exemple, où le CAESAR (cité en 1999), l'un des membres fondateurs de PHARE dans un premier temps, qui fut par la suite absorbé dans EconomiX, l'histoire de la pensée économique ne constitue plus un axe autonome, mais fait partie d'un ensemble plus large, intitulé « Macroéconomie internationale, banque et économétrie financière » ; le GREQAM (Université Aix-Marseille), également mentionné en 1999, a longtemps compris un axe de philosophie économique : fort de 9 collègues en 2011, cet axe disparaît en 2017, en raison « du départ de quelques chercheurs éminents » et en dépit d'une « forte visibilité nationale, voire internationale »<sup>2</sup>. Ces deux premiers enseignements sont sans doute liés à la volonté du ministère de créer de grosses unités de recherche, mais se sont traduits par une perte de visibilité de l'histoire de la pensée économique voire, dans certains cas, par un affaiblissement de la recherche dans ce domaine.

Il faut cependant nuancer cette conclusion pessimiste : c'est le troisième enseignement. A rebours des deux évolutions évoquées précédemment, il convient de noter deux éléments. Le premier correspond à un cas atypique : celui de la création en 2016 d'un axe « philosophie et théorie économique » au sein du laboratoire REGARDS (Université de Reims). Le second est la persistance de l'histoire de la pensée économique dans des universités où son rôle a toujours été fort : en dehors de PHARE, on peut mentionner ici le GREDEG (Université Côte d'Azur), le LED (Université Paris 8), le BETA (Université de Strasbourg), TRIANGLE (Université Lyon 2) ou encore le CRIISEA (Université de Picardie Jules Verne). Dans chacune de ces unités, cette persistance est le résultat d'activités scientifiques soutenues et reconnues, et de recrutements (relativement) réguliers d'historien.nes de la pensée économique pour *a minima* compenser les départs de chercheurs et chercheuses spécialisés dans ce domaine.

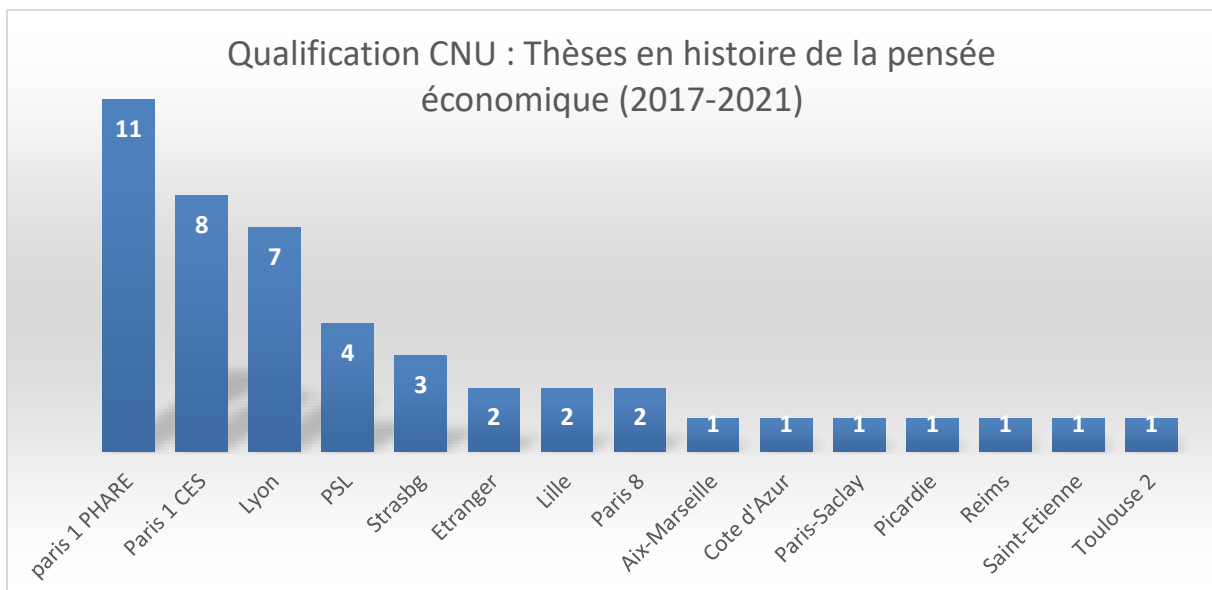
C'est également dans ces quelques unités, ou du moins certaines d'entre-elles, que s'est maintenu un programme doctoral actif se traduisant par des soutenances de thèse régulières : sur la période 2017-2021, Paris 1 se distingue par le nombre élevé de ces soutenances, approximé ici par les qualifications par le CNU. Sur les 46 thèses du domaine ayant été qualifiées, plus de 40 % ont été soutenues à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (19, dont 11 à PHARE ; cf. graphique 1)<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> HCERES, rapport d'évaluation du Greqam, 2017, p. 7.

[[https://www.hceres.fr/sites/default/files/media/publications/rapports\\_evaluations/pdf/C2018-EV-0134009M-DER-PUR180014251-017946-RF.pdf](https://www.hceres.fr/sites/default/files/media/publications/rapports_evaluations/pdf/C2018-EV-0134009M-DER-PUR180014251-017946-RF.pdf)]

<sup>3</sup> Cette mesure est certes imparfaite, puisque tous les doctorant.es en histoire de la pensée économique ne se présentent pas à la qualification du CNU et peuvent, lorsqu'ils ou elles le font, se voir refuser cette qualification. Mais elle a l'avantage de se baser sur une liste officielle des qualifié.es qui est publiée chaque année par le



Graphique 1 : Nombre de thèses en histoire de la pensée économique qualifiées par le CNU selon l'université de soutenance

2) En 2005 et 2006, une table ronde puis une série d'études ont été consacrées, dans une optique comparative, à l'effet de la mise en œuvre du « processus de Bologne » (LMD – Licence – Master - Doctorat) sur l'enseignement de l'histoire de la pensée économique. Tandis que ces conséquences étaient fortement négatives dans un pays tel que l'Italie<sup>4</sup> – où pourtant une tradition en histoire de la pensée économique existe –, en France la situation était plutôt stable, avec un recul de 8% du volume horaire des enseignements dans ce domaine qui avaient cependant « déserté » massivement le M1 (– 67 %), pour se concentrer en L3.<sup>5</sup> Faute de nouvelle enquête depuis cette date, il n'est pas possible de connaître la manière dont les enseignements d'histoire de la pensée économique ont évolué depuis cette date. Malgré tout, il est possible, sur cette base, de tirer deux leçons sur la situation de l'enseignement de cette discipline au sein de l'université Paris 1.

D'une part, il n'y a pas eu ici d'exception par rapport à ce qui s'est passé ailleurs, puisque le cours annuel obligatoire d'histoire de la pensée économique (avec TD), auparavant donné en maîtrise, a disparu, pour être remplacé par un cours en L3, toujours obligatoire, toujours à TD, mais semestriel<sup>6</sup>. La situation n'a d'ailleurs pas changé depuis – si ce n'est une diminution du volume horaire des TD mais qui a frappé tous les cours dispensés en licence 3.

---

ministère, alors que toutes les unités de recherche ne mentionnent pas, sur leur site, les soutenances de thèse qui se sont déroulées en leur sein.

<sup>4</sup> Cf. Rosselli, Annalisa (2006), « L'Histoire de la pensée économique après la réforme : craintes réelles et peurs imaginaires », *Cahiers d'économie Politique*, 50(1), pp. 203-213. Pour autant, indique Rosselli, ce n'est pas « la survie de l'HPE, du moins en Italie, [qui est] menacée en général en tant que secteur de recherche » (*ibid.*, p. 203), mais « une certaine façon de faire de l'HPE » (*ibid.*, p. 208) où cette dernière était considérée comme un élément fondamental pour la formation des économistes.

<sup>5</sup> Deleplace, Ghislain (2003), « L'impact du LMD sur l'enseignement de l'histoire de la pensée économique en France », *Cahiers d'économie politique*, 50(1), pp. 195-202, p. 201.

<sup>6</sup> A. Lapidus revient, dans son intervention sur les raisons de ce déplacement de l'enseignement de l'histoire de la pensée économique au sein du cursus des économistes.

D'autre part, notre université a su préserver l'enseignement de l'histoire de la pensée économique au sein d'un master spécifique, celui de *Sciences économiques et sociales*, qui comprend plusieurs enseignements d'histoire de la pensée économique en M1 et un parcours de M2 exclusivement dédié à la discipline et adossé à PHARE. Une partie des étudiant.es qui suivent ce parcours poursuivent en thèse – contribuant à expliquer le nombre important de thèses de doctorat issues de PHARE mentionné précédemment –, pour ensuite être recrutés ailleurs comme enseignant-chercheur. Mais notre modèle initial, qui consistait à former la plus grande partie de ces doctorants a évolué, sous la pression de deux types de contraintes. Des contraintes institutionnelles, premièrement, c'est-à-dire l'affaiblissement de l'histoire de la pensée économique ailleurs, avec un effet d'aspiration des étudiant.es par Paris 1. Le M2 d'histoire de la pensée économique de Paris 1 est en effet unique en France (et ailleurs, à l'exception de l'Espagne) par son caractère exclusif<sup>7</sup>. Le second type de contraintes est financier : l'impossibilité d'offrir un contrat doctoral à tou.tes les étudiant.es souhaitant s'engager dans une thèse d'histoire de la pensée économique. Face à ces deux contraintes, les étudiant.es qui, à l'issue de leur M2, désirent poursuivre en thèse s'inscrivent non plus exclusivement à PHARE, mais également dans d'autres équipes – en particulier à TRIANGLE (université de Lyon 2), au BETA (université de Strasbourg) et au CRIISEA (Université de Picardie – qui peuvent leur offrir un financement de thèse.

Si cette évolution a permis de faire face aux contraintes évoquées plus haut, elle a aussi eu un rôle très positif dans la constitution d'une communauté d'historien.nes de la pensée économique en France : la plupart des doctorant.es se connaissent, travaillent ou ont travaillé ensemble<sup>8</sup>. Elle complète ainsi ce qui a été réalisé, cette fois au niveau européen, avec la création de l'université d'été en 1998 : depuis cette date, l'organisation de cette dernière joue en effet un rôle essentiel dans la structuration de la discipline, en accueillant chaque année une vingtaine de doctorants de divers pays et en favorisant les discussions intellectuelles entre eux. Là encore, Paris 1 y a pris une part essentielle, puisque chaque année depuis 2003, PHARE en est le co-organisateur institutionnel.

---

<sup>7</sup> Ce master a fait et fait toujours l'objet de co-habilitations avec différentes autres universités, parmi lesquelles l'université d'Evry, celle de Paris Nanterre, celle de Paris 8 et celle de Picardie.

La formation existant à Lyon 2 – le parcours de M2 THESE (Théories et Histoire de l'Économie dans la Société) – n'est pas exclusivement tournée vers l'histoire de la pensée économique, mais comprend tout un volet relevant de la socio-économie.

Enfin, à l'*Universidad Complutense* (Madrid), a été créé récemment un master exclusivement dédié à l'histoire de la pensée économique, qui s'adresse surtout à un public hispanophone : cf.

<https://www.ucm.es/titulospropios/masterpensamientoeconomico/>

<sup>8</sup> L'organisation régulière de conférences, tant au niveau national (sous l'égide notamment de l'*Association Charles Gide pour l'Etude de la Pensée Économique*) qu'international (colloques de l'ESHET en particulier), participe à ce même mouvement.

## Paulette Taieb

En regardant les vidéos du jubilé, j'ai eu tendance à penser « Paris 1 nous a fait » plutôt que « Elles & ils ont fait Paris 1 ». Après le lycée j'ai été continument, avant que Paris 1 soit Paris 1, étudiante en lettres, puis en droit, puis en économie, puis vacataire et, quand Paris 1 est devenu Paris 1, assistant, puis maître de conférences et enfin webmaster.

Paris 1 est donc ma famille.

Ma première chance a été qu'au commencement, qu'avant la science, qu'avant les sciences, il y ait eu l'économie politique. A ce stade ma formation essentiellement littéraire n'était pas un obstacle. Ma deuxième chance a été que mon véritable apprentissage se soit fait en Histoire de la pensée économique, et que dans cette matière il se soit fait sous l'égide du professeur Henri Denis.

L'apprentissage commence avec avoir à enseigner. Quand j'étais étudiante, le cours d'Histoire de la pensée économique intervenait en 3<sup>e</sup> année de licence et était à l'époque l'apanage débonnaire d'Emile James. En dehors de son ouvrage et de celui d'André Piettre, qui assurait en alternance avec Jean Marchal le cours d'économie politique générale les deux premières années, le livre référence en la matière était l'*Histoire des doctrines économiques* de Gide et Rist. Autrement dit l'Histoire de la pensée économique se présentait aux étudiants en exposés organisés, élaborés par des personnes calées, des idées et des œuvres à partir desquelles l'économie s'était constituée et avait évolué, soit en ouï-dire sur la suite des dires des auteurs.

Avec Henri Denis ce monde a basculé, non dans son fond, ni même dans sa forme, mais dans sa transmission. Les membres de son équipe et les étudiants, nous nous sommes retrouvés, au sens propre, à pied d'œuvre, à devoir retrousser nos manches pour labourer les *textes mêmes* des auteurs. Durant son magistère, quand on disait Henri Denis, que ses mânes me pardonnent, c'était aussi automatique que pour Banania, c'était son Thémis qui venait à l'esprit. Mais il en avait produit un petit autre dans la collection « Textes et documents », qui formait le matériau des travaux dirigés. En m'y replongeant je reste frappée par l'étendue de l'accès direct aux textes qu'il y fournissait, même s'il s'agissait d'extraits. En ce qui me concerne cette approche et l'expression longtemps littéraire des pères fondateurs tombaient à pic. Je pouvais y transposer les ressources de l'explication de texte, d'autant que la période post-soixante-huitarde était propice à ce que *parler veuille dire*.

Dans le même temps la compréhension des écrits de Karl Marx connaissait une mue et se libérait de la forme catéchistique qu'elle avait prise, dont le *Manuel d'économie politique de l'Académie des Sciences de l'URSS* constituait le pilier. La Providence fait bien les choses, la consultation de son œuvre trouvait de quoi lire dans les monuments dressés par les Editions Sociales et Dietz Verlag. Je le dis parce que pour aborder les textes préclassiques et classiques, quand on est dans la situation de s'inventer enseigner alors qu'on ne sait pas grand-chose, les *Théories sur la plus-value* présentait les réactions sur le vif d'un lecteur, et quel lecteur ! Elle donnait à voir comment il auscultait les textes. Simultanément, dans son mélange de langues, on apercevait que les géants, sur les épaules desquels nous sommes juchés suivant la formule de Bernard de Chartres, avaient, avant et après lui, fait de même, redéployant le tissu théorique en fonction de l'évolution des conceptions et des préoccupations.

C'est dans ces circonstances que l'arithmétique élémentaire du bon docteur Quesnay, la grande affaire de la valeur dans les mises en scène intriquées d'Adam Smith, David Ricardo et Karl

Marx après Condillac et les autres, me sont devenues des partitions. Alors avec les chambristes que les étudiants représentaient dans mon for intérieur nous avons tâché d'établir le paysage des références, de déceler les ingéniosités, de mettre en évidence les configurations et même d'entendre les périodes déclamatoires quand elles se présentaient. La forme adoptée par John Locke pour poser les circonstances bibliques préliminaires à l'appropriation individuelle me paraissait un élément essentiel. Faute de l'art d'un comédien shakespearien j'ai fait entendre à mes groupes le début de la *Passion selon Saint-Jean*. Même si l'œuvre est bien postérieure et son objet différent, le climat indistinct initial au sein duquel vient jaillir le premier chœur me paraissait, et me paraît toujours, donner l'idée de la longueur et du poids des mots calqués sur la tradition psalmique. C'était un calque. Car le Psaume 115 dit seulement que le Seigneur a donné la terre aux enfants des hommes, alors que Locke en tire (« il est très clair que ») que Dieu la leur a donnée *indivise*<sup>9</sup>.

Peu à peu happée par les significations multiples que pouvaient prendre les textes étudiés dans leur langue, les lire de cette façon est devenu une activité basale. Les échanges en équipe contribuaient à la nourrir et l'obligeance de collègues germanophone et anglophone à en contrôler l'interprétation. Voilà ce que j'ai retiré du magistère de Henri Denis et de quoi je lui suis redevable. Tout ce qui a suivi en découle. A l'image des Persans de Montesquieu, ce que j'en préfère ce sont les voyages dans les mots. Et ce que j'en préfère peut-être plus que la diversité de leurs points de vue, de leurs géographies, plus que leurs mélanges et leurs connivences, ce sont leurs difficiles compatibilités et ce que j'appellerai leurs Atlantides.

Deux points de détail serviront à les illustrer. Ils sont tirés de *La Richesse des nations*.

Dans l'introduction Adam Smith dit que l'état de misère dans lequel sont les peuplades dans l'enfance des sociétés les contraint souvent soit à carrément supprimer, soit à laisser mourir ou être dévorés par les bêtes sauvages, trois catégories de personnes : les enfants, les vieillards et les malades, du moins les malades affligés de *lingering diseases*, les malades souffrant, dirions-nous maintenant, de longues maladies. Cet équivalent aurait juré dans la langue du XVIII<sup>e</sup> siècle. Restaient deux possibilités : soit éluder la restriction, les malades tout court, ce n'était pas faux, mais assez radical ; soit user d'un artifice. Celui-ci est venu du rapprochement phonétique fallacieux de l'anglais *lingering* et du français *langueur*. Stricto sensu il aurait fallu en anglais *languishing diseases*. Toutefois, comme la langueur, à en juger par la princesse de Clèves et les héroïnes romanesques qui en souffrent, leur est un état souvent durable, l'adjectif *languissant* prend dans certains contextes le sens de « traîner » et perd celui de maladie de l'âme qu'on lui associe le plus souvent<sup>10</sup>.

Dans l'interminable compilation à laquelle Adam Smith se livre dans le chapitre qu'il consacre à la rente, il rapporte que dans l'annexe de *La Vie du prince Henry* l'auteur, Thomas Birch, mentionne le prix de la viande que le prince payait couramment<sup>11</sup>. Ceci à peine posé il écrit tout à trac : « Le prince Henry mourut le 6 novembre 1612, à dix-neuf ans ». Cette ellipse me

---

<sup>9</sup> « 24. Whether we consider natural reason, which tells us that men, being once born, have a right to their preservation, and consequently to meat and drink and such other things as Nature affords for their subsistence, or "revelation," which gives us an account of those grants God made of the world to Adam, and to Noah and his sons, it is very clear that God, as King David says (Psalm 115. 16), "has given the earth to the children of men," given it to mankind in common ». *Two Treatises of government*. London, 1690.

<sup>10</sup> Jean-Antoine Roucher est le seul des traducteurs français de la période, qui s'étend de 1776 à 1802 et englobe l'abbé Morellet, un anonyme, l'abbé Blavet et Germain Garnier, à « coller » au texte à cet endroit. Il traduit « les malheureux épuisés par des maladies de langueur ».

<sup>11</sup> Thomas Birch, *The Life of Henry, Prince of Wales : Eldest Son of King James I*. London, A. Millar, 1760. p. 449. En fait Adam Smith limite l'information au prix de la viande de bœuf, alors que l'auteur renseigne aussi les prix respectifs de la viande de mouton, de veau et d'agneau



déconcertait. Jusqu'au moment où mon père m'en a donné la clef. D'où je me tenais dans la pièce, le livre sous les yeux, j'ai entendu sa voix paisible laisser tomber : « *Il marque une date* ». Ce qui m'échappait est devenu évident. Et immédiatement simultanément, j'ai rétrogradé, aspirée comme les films de science-fiction le figurent, dans les formes d'expression des connaissances qui, à l'image des cités englouties, ne font plus partie de notre univers. La table du prince Henry m'a ouvert l'arcane des archives.

Voilà, pour finir, je souhaite rappeler en même temps que le souvenir de Henri Denis celui des membres de son équipe : Daniel Leredde, René de Marmier et Louis Bourdet, auxquels sont ensuite venus se joindre Jean-Charles Asselain et Jean Boncoeur, sans oublier les chargés de TD, Rogalski dont je n'ai jamais su le prénom et Barbara Rogulska. Car tous « *Ils ont fait Paris 1* » en même temps qu'ils m'ont faite.

## André Lapidus

J'ai pris mes fonctions à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne à la rentrée 1988. Je revenais alors dans une université où j'avais, certes, fait une partie de mes études, mais que je ne connaissais comme enseignant et chercheur qu'à travers un cours d'histoire de la pensée économique que je devais à Pierre-Yves Hénin d'avoir assuré en magistère tandis que j'étais encore professeur à l'Université d'Amiens. J'allais y rencontrer des gens dont, déjà, j'avais beaucoup appris et d'autres dont je devais, par la suite, apprendre beaucoup. L'équipe pédagogique du cours d'Histoire de la pensée économique de maîtrise, en particulier, était impressionnante par la conjonction de talents et d'expériences qu'elle réunissait dans cette discipline. Je savais cependant que si la pratique de l'histoire de la pensée économique était, à Paris 1 particulièrement, une affaire de spécialistes dont la compétence était indiscutable, ils conduisaient leurs enseignements et leurs recherches dans une discipline à faibles interactions. Je veux dire par là que les structures institutionnelles et les habitudes de travail qui nous sont aujourd'hui familières étaient quasi-inexistantes : il n'y avait pas d'activité de laboratoire comme nous pouvons l'entendre aujourd'hui ; il n'y avait que de rares occasions de réunion en dehors des réunions d'équipes pédagogiques ; les contacts internationaux étaient réduits ; et s'il y avait déjà deux revues françaises spécialisées dans la discipline, les chercheurs de Paris 1 et, plus généralement, les chercheurs français, étaient peu présents dans les revues étrangères. Le contraste était donc élevé entre la qualité de ce que pouvaient faire les uns et les autres et la faible visibilité des travaux qui en résultaient.

Ces remarques rappellent que les mutations qui ont accompagné les économistes dans leurs pratiques, à Paris 1 comme dans les autres universités françaises, ne se sont pas déroulées au même rythme dans toutes les sous-disciplines. Et que, de ce point de vue, l'histoire de la pensée économique n'était pas particulièrement en avance. Cela lui a valu de suivre son propre chemin. Si bien que mon objet ici va être de faire apparaître ce parcours, les transformations qui ont affecté l'histoire de la pensée économique pendant la période qui précède celle dont parle Nathalie Sigot, c'est-à-dire pendant une trentaine d'années, parce que Paris 1 y a été impliqué et que j'en ai été le témoin ou l'acteur.

Ceci revient, d'emblée, à limiter mon propos : je n'aborderai pas les questions de fond, et ce sera délibéré. Ainsi, je n'évoquerai pas les mutations thématiques qui ont affecté la discipline dans son ensemble depuis la fin des années 1980, des mutations qui sont d'ailleurs largement extérieures à Paris 1 et qui ont conduit à élargir le spectre des questions et des auteurs abordés. Je ne parlerai pas non plus de ces phénomènes de cristallisation comme celui, propre à Paris 1 cette fois, qui s'est déroulé autour d'Adam Smith, où se sont illustrés des gens qui ont travaillé à Phare ou sont passés par Phare. Je pense ainsi à Daniel Diatkine, Paulette Taieb, Laurent Jaffro, Sandrine Leloup, Jean Dellemotte, Laurie Bréban, Benoît Walraevens, Thomas Ruellou, Jérôme Lange, Ecem Okan ou de nombreux autres qui ont contribué et contribuent encore à interroger l'œuvre de l'auteur de la *Richesse des Nations*, dans le prolongement du mouvement que permit l'édition scientifique de ses écrits, dans le milieu des années 1970. Je pourrais prendre d'autres exemples comme le XVIIIe siècle français ou écossais, l'histoire des théories monétaires ou l'histoire de la macroéconomie. D'autres le feront à travers l'évocation de leurs parcours personnels. Je m'en tiendrai aux mutations institutionnelles de l'histoire de la pensée économique – à ce qui a changé dans les rapports que nous entretenons avec elle sur le plan de la recherche, de l'enseignement et de la diffusion du savoir.

Pour cela, j'ai distingué sur ces trente ans trois périodes d'à peu près une dizaine d'années chacune. Ces périodes correspondent respectivement à trois phases. La première a été celle d'une *transformation des pratiques* de la discipline, à l'occasion de la création d'une équipe de recherche (le CHPE) et d'un séminaire (le Séminaire de la Salle de Statistiques) qui en ont autorisé un début d'internationalisation. La deuxième phase fut celle de sa *structuration*, avec l'émergence de ses éléments-clé : un DEA d'Histoire de la Pensée Économique et une Université d'Été dans la même discipline ; une équipe de recherche à la base élargie (PHARE) ; des dispositifs à vocation européenne – une revue, l'*European Journal of the History of Economic Thought*, et une association, l'*European Society for the History of Economic Thought*. Enfin, la troisième phase a permis la *consolidation institutionnelle* de la discipline à la suite de la création des Masters, de l'internationalisation de l'Université d'Été, des mutations de PHARE et de la participation accrue à des instances internationales.

### **Transformation des pratiques : fin des années 1980 – milieu des années 1990**

La première période a été dominée par la création du *Centre d'Histoire de la Pensée Économique* (CHPE) auquel était associé le *Séminaire de la Salle de Statistiques*. Ce dispositif a permis d'amorcer des pratiques de travail au sein d'une équipe de recherche et de donner une visibilité internationale accrue aux travaux qui en étaient issus.

C'est en cherchant les moyens de financer ma propre participation à un colloque que j'ai appris de mon collègue Roland Lantner, peu après mon arrivée à Paris 1, que je pouvais bénéficier d'un soutien spécial de notre Ministère de tutelle pour créer une « jeune équipe ». Sur le moment, je me suis moins soucié de la jeune équipe, dont je ne cernais pas encore très bien la vocation, que de son financement, dont je comprenais qu'il me permettrait non seulement d'acquérir des ordinateurs, ce qui n'était alors pas tout-à-fait banal, mais également de prendre en charge la participation à des colloques, en France ou à l'Étranger.

J'ai donc tiré parti de l'ouverture qui se présentait. Il en a résulté la création de ce qui s'est appelé de manière fortuite le Centre d'Histoire de la Pensée Économique (CHPE) : à la secrétaire qui me demandait « comment s'appelle votre centre de recherche ? », je n'ai d'abord rien su répondre. Elle a été suffisamment indulgente pour me demander dans quoi je travaillais. « En histoire de la pensée économique », ai-je répondu. Alors elle m'a dit « eh bien, on va appeler ça Centre d'Histoire de la Pensée Économique, ça vous convient ? ». Ça me convenait. Ce devait être au début de l'année 1989. Nous avons acquis deux ordinateurs. Cela nous a permis plus tard grâce, en particulier, à Paulette Taieb, de développer une Bibliothèque virtuelle qui permettait de rendre disponibles des sources à l'époque peu accessibles. Et les choses se sont mises en place.

Ça a commencé par un séminaire. On l'a appelé Séminaire de la Salle de Statistiques, en raison du lieu où il se tenait : les Salles d'Études Économiques et Statistiques, dans leur dénomination complète, étaient une bibliothèque mise en place dans les locaux du Panthéon par Charles Rist au lendemain de la Première Guerre Mondiale. Depuis des générations, elles servaient de centre de réunion et de lieu de ralliement aux historiens de la pensée économique. Et ceux qui le souhaitaient bénéficiaient de la complicité active de leur personnel lors de la préparation de leur leçon (en vingt-quatre heures) d'Histoire de la pensée économique du concours d'agrégation. Leur localisation au sein du Panthéon était particulièrement attractive – suffisamment pour que la présidence de Paris 1 choisît en 1997 de leur substituer ses propres bureaux. Jacques Wolff, professeur d'Histoire de la pensée économique dans l'UFR de Gestion, alors directeur des Salles, avait soutenu chaleureusement le projet d'un séminaire mensuel dont je crois qu'au

début, je n'avais pas mesuré la portée. Je trouvais ainsi normal d'avoir une quarantaine de participants dont certains, bien sûr, étaient mes collègues immédiats de Paris 1, mais dont les autres venaient parfois de beaucoup plus loin et avaient pris l'habitude de programmer leurs déplacements à Paris de façon à pouvoir assister au Séminaire de la Salle de Statistiques. Ce séminaire accueillait également des doctorants. Et c'est au moment de sa création que fut instituée la règle non écrite, toujours en vigueur aujourd'hui dans les séminaires et ateliers de PHARE, selon laquelle à l'issue d'une présentation, la priorité était toujours donnée aux questions et commentaires des doctorants avant que la parole soit cédée aux chercheurs plus confirmés.

Avec la distance, on note enfin que ce qui s'est cristallisé dès la fin des années 1980 autour de ce séminaire, c'était une sorte de noyau dur, centré sur la région parisienne, réunissant des chercheurs relevant d'institutions différentes, qui se reconnaissaient dans l'histoire de la pensée économique au-delà des divergences thématiques ou de méthodes, et qui pouvaient dialoguer ensemble. J'évoquerai ainsi, parmi ces chercheurs extérieurs à Paris 1 mais rattachés à des établissements de la région parisienne, constitutifs de ce noyau dur, Gilbert Faccarello (alors en poste à l'ENS Fontenay, au Centre Vandermonde) ; Carlo Benetti, Hervé Defalvard et Roger Frydman (au CAESAR, à Nanterre) ; Alain Béraud, Jérôme de Boyer, François Etner, Antoine Rebeyrol, Christian Schmidt et Philippe Steiner (à Dauphine) ; Michel Rosier (à Paris 7) ; Ghislain Deleplace (à l'EPEH, à Paris 8), Philippe Mongin (à l'ENS Ulm). L'année 1990 fut d'ailleurs l'occasion d'une première tentative, infructueuse, d'implanter dans les Salles de Statistiques une équipe de recherche dépassant les limites de Paris 1. Et puis, au fur et à mesure que le temps passait, au début des années 1990, avec la création des nouvelles universités de la région parisienne et l'évolution des carrières des uns et des autres, l'environnement proche du Séminaire se modifiait : Alain Béraud était entré au THEMA, à Cergy, après avoir quitté Dauphine ; Michel Rosier passait de Paris 7 à Amiens, avant de venir à Marne-la-Vallée ; Hervé Defalvard partait de Nanterre pour, lui-aussi, arriver à Marne-la-Vallée ; Jean Cartelier quittait Amiens pour intégrer le CAESAR, à Nanterre. D'autres encore quittaient Paris 1, comme Daniel Diatkine, qui fut à l'origine de l'EPEE, à Évry ; ou Sylvie Diatkine et Christian Tutin qui entrèrent à Paris-Est Créteil – le second, après un passage par l'Université du Littoral. Peu à peu, grâce à un séminaire nouvellement créé, en relation avec le centre de recherche de Paris 1 qui l'avait mis en place, une communauté de chercheurs et chercheuses, mobiles entre les différents établissements de la région parisienne et qui reconnaissaient leurs complémentarités, voyait le jour.

Il me paraissait alors tout aussi important d'accroître la visibilité, particulièrement la visibilité internationale, des travaux des chercheurs et chercheuses de Paris 1 qui m'avaient accompagné dans la création du CHPE. Je mesure à cet égard le privilège qu'a été le financement, par le Ministère de l'Éducation Nationale, d'une « jeune équipe ». Lorsque j'avais évoqué avec mon prédécesseur Hubert Brochier, peu de temps après mon arrivée à Paris 1, la possibilité de financer des déplacements en vue d'une participation à un colloque à l'étranger, il m'avait confié la faible marge de manœuvre que lui offraient les ressources du Groupe de Recherches en Épistémologie Socio-Économique (GRESE) qu'il animait – ressources qui lui permettaient tout juste, chaque année, de « renouveler les abonnements à quelques revues ». Face à cela, notre dotation, même si elle devait être éphémère, était indécente. Indécente, mais utile. La participation à des colloques en dehors des frontières de l'hexagone était encore peu fréquente : en 1987, aucun chercheur français n'avait ainsi participé à la conférence annuelle de l'History of Economics Society ; en 1988, il y en avait un ; deux en 1989. Mais c'est grâce à cette dotation que Daniel Diatkine, Annie Cot, Françoise Duboeuf et moi-même avons pu nous retrouver en 1990 à participer à cette conférence organisée à Lexington (VA). Même s'il s'agissait encore de réalisations ponctuelles, un effet notable de cette participation a été que des publications

internationales ont commencé à se glisser parmi les publications nationales auxquelles nous étions accoutumés.

### **Structuration institutionnelle : milieu des années 1990 – milieu des années 2000**

Cette décennie a été l'occasion de la création d'un DEA d'Histoire de la pensée économique et d'une Université d'été dédiée aux doctorants, de la fusion de plusieurs équipes de recherche de la région parisienne au sein de PHARE ainsi que, au niveau européen, de l'émergence d'une revue majeure de la discipline, l'*European Journal of the History of Economic Thought*, et d'une association, l'*European Society for the History of Economic Thought*. Les composantes permettant la formation en histoire de la pensée économique jusqu'au doctorat, l'organisation de la recherche, sa valorisation, sa diffusion et son animation au niveau international étaient désormais en place.

Nous avons bénéficié, à Paris 1, d'un DEA d'Histoire de la Pensée et d'Épistémologie Économiques, dont Hubert Brochier avait été le fondateur et pendant longtemps le directeur. Ces deux aspects, l'épistémologie économique et l'histoire de la pensée économique, se sont séparés en 1995 lorsque fut créé le DEA d'Histoire de la pensée économique sous l'impulsion d'un groupe d'enseignants constitué par Alain Béraud (Cergy), Daniel Diatkine (Évry), Gilbert Faccarello (ENS Fontenay) et moi-même, auquel Carlo Benetti (Paris 10) devait se joindre pour la rentrée 2000. Cette création prenait acte de l'héritage de la période précédente constitué par l'existence d'un noyau d'historiens de la pensée économique en région parisienne. C'est ainsi que ce DEA a tout de suite été cohabilité, tout comme le Master qui lui a succédé à partir de 2005, par telle ou telle partie d'un ensemble d'institutions composé, bien sûr de Paris 1, mais également de l'ENS Fontenay (qui avait initialement bénéficié du sceau principal), de Cergy et d'Évry (qui furent dès le début associées), de Paris 10 Nanterre (qui reprit le sceau principal en 2000, après le transfert à Lyon de l'ENS Fontenay), de l'ENS Cachan, de Paris 8 Saint-Denis, de Paris 2 Panthéon-Assas et de Paris-Dauphine – Paris 1 représentant toujours un élément commun aux parties cohabilitées. Se trouvaient ainsi réunis, au sein d'une même structure d'enseignement, ceux qui étaient accoutumés à travailler ensemble.

Cela peut sembler anecdotique, mais je voudrais souligner la nouveauté de ce que cette synergie institutionnelle a apporté. Pendant longtemps, mes prédécesseurs à Paris 1, et moi-même au tout début, avons dirigé des thèses dont les thèmes avaient parfois un rapport lointain avec nos intérêts immédiats, sinon nos compétences. Le domaine sur lequel nous étions attendus était l'histoire de la pensée économique de manière générale, et non, par exemple, l'un de ses thèmes spécifiques comme les théories du cycle dans les années 1930 ou les conceptions monétaires du mercantilisme britannique. Là, grâce à ce DEA, l'état d'une omniscience supposée se desserrait. Une collaboration entre de nombreux chercheurs venant de plusieurs universités permettait à chacun de trouver, dans le prolongement de son travail de DEA, un directeur de thèse qui ne soit pas seulement un historien de la pensée économique en général, mais un chercheur spécialisé dans le domaine où il voulait travailler.

La création d'une Université d'Été en histoire de la pensée économique, dont la première manifestation s'est tenue à Grenoble en 1998, a été une opération bien moins formelle que celle du DEA. L'idée a émergé d'une discussion du genre de celles qu'on peut avoir autour d'un café, à la sortie d'une réunion au Panthéon, à la Salle de Statistique, entre Ramón Tortajada, alors en poste à Grenoble 2 et immédiatement en pointe sur ce projet, Ragip Ege, en poste à Strasbourg 1, Richard Arena, à Nice, et moi-même. L'idée qui avait germé était de mettre en contact nos doctorants pendant une durée qui ne devrait pas excéder une semaine, de les faire

présenter et discuter leurs travaux, et d'y associer une formation thématique. Rapidement, Daniel Diatkine, pour Évreux et Pierre Garrouste, pour Lyon 2, se sont associés au projet pour constituer ce que, de manière un peu cérémonieuse et faute de mieux, nous avons appelé un Comité scientifique. Dans les années qui ont suivi, ce Comité s'est partiellement renouvelé et a été rejoint par d'autres chercheurs, dans un premier temps français : Jean-Sébastien Lenfant (2003 ; d'abord à Paris 1, puis à Lille 1 et de nouveau à Paris 1), Jean-Pierre Potier (2004 ; Lyon 2) et Nathalie Sigot (2006 ; d'abord à l'Université du Littoral, puis à Paris 8 et enfin à Paris 1).

C'était initialement une opération modeste, au moins dans ses intentions : réunir nos doctorants, les faire discuter ensemble de leurs travaux et, à travers la formation thématique, les faire bénéficier de notre réseau de relations. Cette modestie s'est toutefois émoussée au fur et à mesure de la mise en œuvre du projet. D'emblée, le cercle des doctorants concernés s'est élargi au-delà de celui de nos propres doctorants parmi lesquels ceux de Paris 1 étaient, et sont restés jusqu'à aujourd'hui, particulièrement investis. Et puis, Paris 1 nous a facilité l'obtention de financements extérieurs, au premier rang desquels il faut mentionner l'appui donné par notre Ministère de tutelle qui nous a permis d'entrer, à partir de 2001, dans le programme des Universités Européennes d'Été (dont je dois à Alain Béraud d'en avoir saisi l'intérêt, pour nous tous). La manifestation avait lieu chaque année dans l'une des universités représentées par les membres du Comité scientifique. Elle a donc été organisée à Paris en 2002 – et, plus tard aussi, en 2008 et 2021. Cette Université d'Été de 2002 a été l'occasion d'un basculement : il était désormais clair que la demande qui s'adressait à nous était suffisamment étendue et variée pour que nous puissions aller au-delà du projet hexagonal. Les invités étrangers étaient déjà nombreux pour prendre en charge les conférences thématiques, mais le Comité scientifique attendait encore de s'ouvrir à des chercheurs d'autres pays. La décision de l'internationaliser permit d'abord à la Grèce et à l'Italie d'y être présentes, grâce à Michel Zouboulakis et Annalisa Rosselli dès 2003. Puis d'autres collègues, d'autres pays, ont par la suite rejoint son Comité scientifique.

Après avoir soutenu sa thèse à Paris 1 au sein du CHPE Nicolas Rieucan était entré à Paris 8. Nous lui devons une composition murale, désignée sous le nom d'*Économistoscope*, dont les visages qui y sont réunis continuent à exercer leur autorité depuis nos locaux. Mais nous lui devons aussi d'avoir proposé et fait immédiatement accepter, au cours du dîner qui prolongeait une assemblée fondatrice en février 1999, le nom de PHARE (Pôle d'Histoire de l'Analyse et des Représentations Économiques) pour désigner l'un des très rares centres de recherche dont l'objet était exclusivement l'histoire de la pensée économique. Ce centre de recherche était appelé à succéder aux anciennes équipes d'accueil du DEA d'Histoire de la pensée économique – le CHPE à Paris 1 et le Centre Vandermonde à l'ENS Fontenay, auxquelles se joignirent le CAESAR à Nanterre et le GRESE à Paris 1.

Un tel regroupement au sein d'une équipe multisite entre la Maison Max Weber à Nanterre (le bâtiment K) et la Maison des Sciences Économiques à Paris répondait alors aux orientations de notre autorité de tutelle visant à inverser le rapport entre les DEA et les équipes de recherche en faisant émaner les premiers des secondes. Pour ses membres, il avait l'avantage de donner une forme institutionnelle aux collaborations entre les personnes et les établissements déjà associés au sein du DEA. Il permet aussi d'expliquer l'une des singularités de PHARE – la place qu'y occupent des gens qui ne sont pas en poste dans les établissements où il est implanté. C'est ainsi que pendant très longtemps, son directeur n'était pas rattaché à Paris 1, alors même qu'il y était l'université la plus représentée : Daniel Diatkine était en poste à Évreux lorsqu'il en était directeur ; Jérôme de Boyer était à Dauphine quand il lui succéda en 2005. Plus généralement, cette singularité institutionnelle de PHARE apparaît à travers sa composition : ainsi, parmi les 28 membres statutaires de l'équipe recensés dans l'annuaire de l'équipe en juin

2004, 11 relevaient des établissements de tutelle (8 de Paris 1 ; 3 de Nanterre)<sup>12</sup>, ce qui signifie qu'une majorité de 17 chercheurs étaient rattachés à des établissements extérieurs aux tutelles<sup>13</sup> – quand bien même une grande majorité d'entre eux avaient soutenu leur thèse à Paris 1.

Au milieu des années 2000, nous disposions ainsi à Paris 1 d'une équipe de recherche ouverte à des chercheurs d'autres établissements et d'une formation de DEA cohabilitée. Cette configuration, remarquable du point de vue de l'histoire de la pensée économique en tant que discipline, pouvait s'articuler avec un espace pédagogique et d'encadrement de la recherche plus large offert par l'Université d'Été. L'internationalisation, qui s'était en même temps accrue, changea aussi de forme. Il devint évident aux yeux de beaucoup qu'elle ne pouvait reposer sur les carnets d'adresses de quelques chercheurs et qu'elle exigeait des relais institutionnels. Ces relais concernèrent les revues et les associations. Et ils furent d'emblée européens.

Les revues françaises offraient des débouchés significatifs aux travaux d'histoire de la pensée économique, qu'il s'agisse des revues généralistes comme la *Revue Économique* ou la *Revue d'Économie Politique*, ou de revues spécialisées comme les *Cahiers d'Économie Politique* ou *Œconomia*. L'offre devait cependant se modifier en 1994, lorsque fut créé l'*European Journal of the History of Economic Thought* à la suite d'une initiative conjointe de José-Luis Cardoso (Lisbonne), Gilbert Faccarello (Paris), Heinz Kurz (Graz) et Antoin Murphy (Dublin). Comme cela avait été le cas pour les revues françaises, plusieurs membres de PHARE s'impliquèrent dans ses instances. On doit à cette revue, aujourd'hui encore, non seulement de s'être imposée comme une revue académique de premier plan, mais également d'avoir su conserver l'ouverture méthodologique et thématique de ses débuts.

C'est à la même époque que, dix ans après la création d'une association française rassemblant les historiens de la pensée économique (l'Association Charles Gide pour l'Étude de la Pensée Économique), les réunions dont fut issue l'association européenne, l'European Society for the History of Economic Thought (ESHET), furent organisées grâce à Richard Arena, d'abord à Cannes en 1994, puis à Nice en 1995. Parmi les Français qui y participaient, je me souviens d'y avoir retrouvé des gens qui étaient ou avaient été membres de PHARE, comme Annie Cot, Daniel Diatkine, Sylvie Diatkine et Christian Schmidt. Cet investissement dans les instances de l'ESHET se poursuivit et, en 2003, sa conférence annuelle fut organisée à Paris grâce, en particulier, à l'action de Daniel Diatkine qui dirigeait alors PHARE.

## **Consolidation institutionnelle : milieu des années 2000 – milieu des années 2010**

La consolidation du dispositif qui s'était dessiné par touches successives jusqu'au milieu des années 2000 passa, d'abord, par la formation, au moyen de l'introduction des Masters et de l'élargissement de l'Université d'Été.

La création des Masters en 2005, qui répondait à la mise en œuvre du processus de Bologne à travers une requête de l'autorité de tutelle, rencontra sans doute certaines préoccupations des

---

<sup>12</sup> À Paris 1 : Delphine Brochard, Jean Dellemotte, André Hervier, Sophie Jallais, André Lapidus, Catherine Martin, Claire Pignol et Isabelle This-Saint-Jean. À Nanterre : Carlo Benetti, Christian Bidard et Francis Démer.

<sup>13</sup> Thierry Aimar (Nancy 2), Arnaud Berthoud (Lille 1), Élodie Bertrand (Littoral), Jérôme de Boyer (Dauphine), Daniel Diatkine (Evry), Sylvie Diatkine (Paris-Est Créteil), François Etner (Dauphine), Gilbert Faccarello (Paris 2), Ozgür Gün (Reims), Rozenn Martinoia (Paris-Est Créteil), Antoine Rebeyrol (Paris 8), Nicolas Rieucan (Paris 8), Christian Schmidt (Dauphine), Christian Saad (Antilles), Nathalie Sigot (Littoral), Philippe Steiner (Lille 3), Christian Tutin (Littoral).

chercheurs en histoire de la pensée économique. Pourtant, nous ne pouvions en ignorer le coût. Ce « coût » que j'évoque est d'ailleurs à entendre au sens propre, puisqu'il s'agissait au sein de notre UFR de financer une offre pédagogique largement renouvelée. Une partie de ce financement a pu être réalisée grâce à une transaction impliquant le cours d'histoire de la pensée économique que j'assurais en maîtrise – un cours annuel obligatoire, de trois heures hebdomadaires, avec travaux dirigés. Dans le paysage académique français et au-delà, la présence d'un enseignement de ce type représentait une situation à la fois exceptionnelle et enviable. Il était peu fréquent de proposer ce cours en maîtrise, alors même que cela permettait d'inviter les étudiants à réfléchir sur l'histoire de quelque chose qu'ils connaissaient tout de même mieux qu'en licence et, de plus, en y consacrant du temps grâce à des travaux dirigés associés au cours magistral.

La solution qui s'imposa alors, et dont je ne mésestime pas le coût, pédagogique cette fois, fut de supprimer le cours d'histoire de la pensée économique en maîtrise et de le remplacer par un cours lui aussi obligatoire et assorti de travaux dirigés, mais semestriel et en licence. En contrepartie, la première année de Master (M1) était ouverte à des cours thématiques d'histoire de la pensée économique et, surtout, nous bénéficions en M2 de la création d'un Master qui réunissait un ensemble de spécialités parmi lesquelles la spécialité (plus tard, le parcours) « Histoire de la Pensée Économique ». Les quelques spécialités à tonalité historique créées en M1 (comme l'Histoire de l'économie du travail, ou l'Histoire des théories de la justice) ne tardèrent pas à s'éteindre, mais le Master s'imposa durablement. Ce fut le Master THEME (Théories, Histoire et Méthodes de l'Économie), devenu aujourd'hui le Master SES (Sciences Économiques et Sociales). Les spécialités associées permettaient d'articuler des points de vue thématiques et méthodologiques différents et témoignaient d'un parti-pris d'interdisciplinarité sur lequel je reviendrai, en même temps qu'elles confirmaient les coopérations établies en région parisienne à travers le jeu des cohabilitations.

L'Université d'Été d'Histoire de la pensée économique a d'abord continué à bénéficier des financements associés au programme Universités Européennes d'Été, devenu en 2009, Campus Européens d'Été. Je reconnais avoir pris alors l'habitude de cette demande annuelle, des excellentes évaluations qui en ont très vite résulté, et de la qualité de l'écoute des services du Ministère. L'interruption brutale en 2011 du programme et de la subvention qui l'accompagnait a eu pour effet un ancrage accru à Paris 1 dont différentes instances ont pu prendre le relais, au moins partiellement, en matière de financement. J'ai une dette toute particulière auprès du Collège des Écoles Doctorales et du PRES HESAM, dans lesquels Bertrand Wigniolle a porté régulièrement notre projet ; auprès de l'École Doctorale Économie-Panthéon-Sorbonne, où le soutien de Dominique Guégan, lorsqu'elle en fut directrice, et de Mouez Fodha, aujourd'hui encore son directeur, ne s'est jamais démenti ; enfin, auprès du Conseil Scientifique (aujourd'hui, Commission de la Recherche) de Paris 1, dans ses réponses à nos demandes de BQR. Financeur essentiel de chaque édition de l'Université d'Été, Paris 1 en était désormais aussi systématiquement le co-organisateur, quel que fût l'endroit où elle se déroulait.

La consolidation de l'ancrage de l'Université d'Été dans Paris 1 s'est accompagnée d'une internationalisation croissante. D'abord, en poursuivant l'ouverture de son Comité scientifique avec l'arrivée de collègues venant d'Allemagne (Harold Hagemann), d'Espagne (Alfonso Sanchez Hormigo), du Portugal (José Luis Cardoso) et de Turquie (Çinla Akdere). Puis avec l'adoption de l'anglais comme langue de travail à partir de l'édition de 2009 à Volos, en Grèce. Enfin, avec le soutien apporté par l'European Society for the History of Economic Thought – dont elle est d'ailleurs devenue officiellement la Summer School en 2020. Ce renforcement des liens avec l'ESHET a permis d'organiser de nouveau la conférence annuelle de l'ESHET à Paris en 2015, sous l'impulsion de Nathalie Sigot, alors directrice de PHARE. En même temps, la présence des chercheurs de Paris 1 s'affirmait dans les instances et à la présidence de



l'ESHET, et notre Université comme l'École d'Économie de la Sorbonne en devenaient membres institutionnels.

Si bien qu'à travers ses transformations, depuis l'initiative individuelle qui avait conduit à sa création il y a près de 25 ans, l'Université d'Été d'Histoire de la pensée économique, a contribué à structurer la communauté scientifique où elle intervenait. Parmi les doctorants qui y ont participé, on observe que, sur une période longue, 80% ont soutenu leur thèse et un sur deux a obtenu une position académique (la proportion est plus importante pour les Français).

Cette période fut également celle de la mutation de l'équipe de recherche dont le métissage originel devait faire long feu en dépit des efforts de ses membres. Les choix ministériels en matière de politique universitaire, inversant la tendance des années précédentes, contraignirent la plupart d'entre-nous à se replier sur une unité de recherche relevant du seul établissement auquel ils étaient formellement rattachés. C'est ainsi qu'en novembre 2005, après une brève et infructueuse tentative d'insertion à Nanterre, PHARE abandonna son double ancrage institutionnel pour devenir une équipe spécifique de Paris 1, accueillant désormais un nombre sensiblement plus réduit de chercheurs d'autres établissements. La diversité que nous avons su réaliser du point de vue de l'enseignement, dans le cadre d'un Master bénéficiant, comme avant lui le DEA, de collaborations multiples, ne trouvait plus d'écho au niveau de l'équipe de recherche qui l'accueillait. PHARE a cependant réussi à conserver à travers, par exemple, la place qu'il accorde à ses chercheurs associés, l'empreinte de son ouverture fondatrice.

En contrepartie, cette même période a été l'occasion de recrutements assurant le renouvellement et l'expansion de l'équipe : celui de Nathalie Sigot, par exemple, en 2010, puis de Goulven Rubin, huit ans plus tard. Plusieurs maîtres et maîtresses de conférences sont venus nous rejoindre. Ce fut le cas, successivement, d'Ariane Dupont-Kieffer, de Laurie Bréban, de Cyril Selzner, de Nadeera Rajapakse, de Victor Bianchini, d'Hélène Pignot, de Nicholas Sowell et de Matthieu Renault.

Mais je voudrais terminer en évoquant un autre aspect. En 2014, nous avons intégré des philosophes à PHARE, adaptant pour cela notre programme (alors même que son objet restait l'histoire de la pensée économique) et la désignation de l'équipe (dont l'intitulé devenait Philosophie, Histoire et Analyse des Représentations Économiques). C'est à cet élargissement que nous devons la présence, par exemple, de Laurent Jaffro, professeur de philosophie et actuel directeur de PHARE. Si bien que l'on peut rencontrer maintenant, à l'intérieur de PHARE, à côté d'économistes de formation, des philosophes et des littéraires. On peut considérer que c'est une marque d'interdisciplinarité qui prolonge la diversité des spécialités qui s'était déjà affirmée, quinze ans auparavant, lors de la création des Masters, et qui répond aujourd'hui à un besoin plus substantiel, lié aux projets de recherche des uns et des autres. Mais cette interdisciplinarité doit être entendue dans un sens plus spécifique : c'est d'une interaction disciplinaire qu'il s'agit, ce n'est pas la revendication d'un territoire disciplinaire nouveau. Ce n'est pas non plus ce syncrétisme plutôt fade qu'engendreraient des investissements disciplinaires restreints, où on ferait un peu d'économie, un peu de philosophie, un peu de littérature ou un peu d'histoire. C'est le rappel qu'un même objet peut être abordé de points de vue disciplinaires différents. Les philosophes ont par exemple des choses à dire sur ce qui nous intéresse, nous, économistes, historiens de la pensée économique, sur le XVIII<sup>e</sup> siècle britannique. Ils peuvent même nous faire réviser notre opinion sur ce qui, avant de les rencontrer, ne nous intéressait pas encore. Des littéraires peuvent avoir quelque chose à nous apprendre sur la manière dont on racontait des activités économiques et des écrits économiques à une période passée. À chaque fois, pourtant, c'est le même objet qui s'ouvrait à des approches disciplinaires différentes. Des approches que l'on rencontre à l'intérieur comme à l'extérieur de PHARE et que nous avons appris à prendre en compte : c'est ce type d'ouverture et d'interdisciplinarité que nous sommes heureux d'avoir pu réaliser.

## André Hervier

Si je suis venu à l'Histoire de la pensée économique, je crois que c'est pour deux raisons. La première, c'est que je crois avoir plus l'esprit de synthèse que l'esprit d'analyse. Je suis plus attiré par les grands systèmes de pensées que par des questions de détail. Et par rapport aux questions qui m'ont attiré vers l'Économie, les questions de fonctionnement de la société, les questions de justice, j'étais plutôt tourné vers les explications globales ou systémiques. J'ai travaillé ce qu'on appelle les grands auteurs, sur Marx sur qui j'ai fait ma thèse, mais aussi sur Smith, Ricardo, Walras, Turgot, j'ai admiré Cantillon pour l'efficacité de sa pensée, mais aussi Hayek pour la largeur de ses vues, sur l'Économie, le Droit, l'Épistémologie...

La deuxième raison tiendrait à ceci : je ne sais pas s'il est pertinent de les opposer, mais il me semble qu'il y a deux grandes manières de faire de l'Économie, l'approche conceptuelle et la formalisation. Je suis plus intéressé par la première qui revient, comme dit Hegel, à reconstituer le concret par la voie de la pensée, c'est à dire à mettre du réel dans les concepts, le travail, le capital, l'intérêt, la valeur, etc.

Mais concernant l'Histoire de la pensée économique, je voudrais dire un mot de l'enseignement. De tous les enseignements que j'ai faits, ce sont les travaux dirigés d'Histoire de la pensée économique que j'ai préférés. Nous y avions les étudiants sous la main pendant un an, et je crois que l'Histoire de la pensée économique contribuait d'une façon particulière à leur formation intellectuelle et qu'on les faisait beaucoup gagner en maturité intellectuelle. Peut-être pas tous, mais beaucoup. En tous cas, c'est le retour que j'ai eu de beaucoup d'anciens étudiants que je revoyais longtemps après. Il me semble qu'au cours de cette année, les étudiants apprenait à travailler sur un texte, à le placer dans son contexte, à repérer les concepts qu'il contient, les questions auxquelles il répond, les auteurs avec lesquels il discute... Les étudiants disaient souvent qu'au cours de ces séances de travaux dirigés, pour utiliser un terme à la mode, ils déconstruisaient les connaissances apprises dans leur cursus pour les reconstruire à un niveau intellectuel plus élevé. Au fond, l'enseignement d'Histoire de la pensée économique jouait un peu dans le cursus le rôle que joue la Philosophie dans l'enseignement secondaire.

Pour ce signe de maturation intellectuelle, je crois, que Christian de Boissieu attachait une grande importance à la note d'Histoire de la pensée économique quand il sélectionnait les étudiants pour son master Banque Finances. Enfin, c'est ce qu'il m'avait dit un jour.

## **Témoignages**

Michel Zouboulakis, Sandrine Leloup, Goulven Rubin,  
Çinla Akdere, Pierre Januard

## **Michel Zouboulakis**

(Université de Thessalie, Grèce)

Je suis arrivé à Paris 1, en septembre 1982, il y a tout juste quarante ans ! Cela me paraît hier, mais ce n'est vraiment pas le cas. Je suis venu à Paris pour suivre les cours du DEA en HPE-Epistémologie qui était dirigé alors par Hubert Brochier. C'était d'ailleurs lui qui m'avait interviewé, avant d'être reçu au DEA.

Mon intérêt pour l'histoire de la pensée économique provient de mes professeurs de l'Université Aristote de Thessalonique, notamment de Kostas Vergopoulos et Georges Hadjiconstantinou, tous deux anciens docteurs de l'Université de Paris. J'avais toujours l'intention de revenir en France, après un bref début d'études à Strasbourg en 1978, et Paris était un choix par excellence pour continuer mes études après la maîtrise.

Pourquoi Paris 1 ? A l'époque, j'avais 21 ans, j'étais très pris par la vision critique sur la science économique et voyant le programme du DEA et, surtout, après avoir discuté avec Hubert Brochier, j'étais enthousiasmé à l'idée de faire partie de cette toute petite équipe. Nous étions douze étudiants en DEA, dont la plupart n'étaient pas des diplômés de Paris 1. Il y avait un groupe international, dont une Uruguayenne, un Japonais, un Marocain et moi, donc déjà quatre continents différents. Puis, il y avait aussi un collègue de Lyon, un autre de Nancy et quelques-uns de Paris 1, comme Valérie Champetier et Stéphane Longuet.

Les cours de DEA étaient annuels. Il y avait donc le cours de Hubert Brochier en Epistémologie Economique, le cours de Claude Menard sur la notion de l'agent économique (c'était sa première année en tant que Professeur à Paris), le cours de Robert Boyer sur la théorie de la régulation et enfin un cours coenseigné par Alain Caillé en Anthropologie économique, Bernard Guibert sur la Logique et Yvette Houzel en Economie et Statistique.

C'était pour moi une année très dure mais très riche aussi. Elle était dure parce que la plupart des choses étaient très neuves pour moi. Je ne connaissais presque rien en la matière, sauf les grands auteurs de la pensée économique bien sûr. Même le mot 'Epistémologie' m'était étranger. 1982-1983 a ainsi été une année particulièrement intéressante avec des enseignements de très haut niveau.

Ensuite, j'ai fait ma thèse avec Claude Menard et je l'ai achevée en 1988 pour la soutenir le 22 juin de cette même année. La thèse remaniée et enrichie a été publiée en 1993 aux Presses Universitaires de France.

Après ma thèse, je suis rentré en Grèce pour faire mon service militaire, toujours obligatoire. Ensuite, j'ai trouvé un poste d'enseignant dans la toute neuve Université de Thessalie en 1991, dans laquelle je me trouve toujours, et où je suis aujourd'hui son Professeur le plus ancien.

Je dois ajouter ici, qu'après le DEA et pendant ma thèse, j'ai eu la chance d'être accueilli dans un groupe de collègues, à l'époque Maîtres-Assistants. Il s'agissait de Jérôme Lallement, Annie Cot, Françoise Duboeuf et Daniel Diatkine, qui enseignaient le cours de première année d'Introduction aux Théories Economiques (ITE). Moi, j'étais un jeune thésard, parmi une trentaine d'autres, qui faisaient les TD d'ITE. J'ai donc eu l'occasion de voir l'enseignement de la théorie économique de l'intérieur, et ceci pendant quatre ans. Pendant ma dernière année de thèse, j'ai participé très activement à la fondation du centre ATOM, dirigé par Claude Menard.

Depuis mon retour en Grèce, j'ai gardé non seulement un très bon souvenir, mais aussi des rapports assez étroits avec Paris 1, notamment avec Claude Menard, et l'équipe des enseignants de 1ere année. Les rapports se sont renforcés depuis 2003 et ma participation au comité scientifique de l'Université d'été en Histoire de la Pensée Economique, qui m'a donné la possibilité de connaître plusieurs collègues parmi vous.

Je suis très fier de faire partie des anciens de Paris 1, et je voudrais exprimer mon plus grand plaisir de vous revoir tous ici.

Merci.

## Sandrine Leloup

(Université Bretagne-Sud)

Aujourd'hui Maître de conférences en Sciences économiques à l'Université Bretagne Sud, je suis arrivée à Paris 1 en septembre 1991. Je venais d'un petit lycée du Val-de-Marne et Tolbiac me paraissait gigantesque : un monde fou, une BU immense. L'anonymat qui y régnait ne m'a jamais gênée. Je ne m'y suis jamais sentie oppressée, ni perdue, bien au contraire. J'adorais les cours d'économie, d'histoire, d'introduction au droit et de mathématiques. J'étais là pour apprendre et j'ai appris à devenir économiste.

A partir de la licence, j'ai su que je ferai un DEA afin de pouvoir soit enseigner, soit faire de la recherche. J'ai finalement la chance incroyable de pouvoir faire les deux aujourd'hui ! Tout naturellement, au sortir de mon DEA en octobre 1996, j'ai commencé une thèse sur *L'économie et la morale chez Adam Smith et Jeremy Bentham* sous la direction d'André Lapidus. A l'époque, le laboratoire se nommait le Centre d'histoire de la pensée économique et le bureau se trouvait au 15<sup>ème</sup> étage de Tolbiac. Sur la porte d'entrée, il y avait une affiche mémorable qui représentait André en train de fumer la pipe. Le bureau était exigu, mais on s'y sentait bien.

La thèse est une épreuve difficile, mais passionnante. J'ai aimé ces années de thèses au CHPE. Nous étions une petite équipe soudée. Durant les séminaires de recherche, dirigés par André, nous nous relisons nos chapitres de thèse et nos articles et ce, même si les thèmes de recherche étaient différents. Les commentaires et les remarques étaient parfois rudes, mais toujours constructifs. Je dois énormément à toute l'équipe grâce à laquelle j'ai appris l'excellence.

En 1998, le CHPE rejoint la MSE, boulevard de l'hôpital au bureau 326. C'était idéal pour préparer une thèse : il y avait des doctorants à tous les étages. On travaillait beaucoup, tard le soir et aussi le week-end. On se retrouvait à la machine à café pour comparer l'avancement de nos travaux de recherche avec la question inévitable : « tu en es où ? ».

## **Çinla Akdere**

(Middle-East Technical University, Turquie)

Aujourd'hui Maître de Conférences à Ankara, en Turquie, j'y enseigne à l'Université Technique du Moyen-Orient, dans le département d'économie. J'ai étudié à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne entre 2001 et 2010, où j'ai réalisé un DEA puis une thèse en histoire de la pensée économique. Auparavant, j'avais étudié l'économie à l'Université d'Ankara, dans le département d'économie.

L'histoire de la pensée économique faisait partie des cours obligatoires dans mon cursus. Ce que le professeur expliquait résonnait en moi, probablement parce que j'étais déjà intéressée par la philosophie. Je comprenais le contexte des cours et j'ai vu que cette discipline m'ouvrait à des informations qui m'interpellaient. J'ai donc décidé de poursuivre dans cette voie et dès le début, j'ai cherché une formation en histoire de la pensée économique. Or, je suis diplômée du lycée français Tevfik Fikret à Ankara, où j'avais très tôt développé une affection particulière pour la langue française. Et avant même mon diplôme, j'avais déjà visité Paris deux fois.

J'ai donc fait des recherches sur Internet, en tapant « Paris » et « histoire de la pensée économique ». Je suis tombée tout de suite sur le laboratoire PHARE à Paris. Bingo ! J'ai pris une décision répondant au principe de satisficing de la rationalité limitée : plus besoin de chercher ailleurs, je savais exactement ce que je voulais et je l'avais trouvé.

Ensuite, j'ai préparé mon dossier pour ce DEA. Il fallait rédiger un projet de recherche. J'ai demandé son aide à l'assistant de mon professeur d'histoire de la pensée économique, dans mon université. A l'époque, je m'intéressais à Thorstein Veblen et il m'avait encouragée, jugeant que cela pourrait être apprécié en France. J'ai donc rédigé un projet de recherche d'une page et demie dans ce sens et je l'ai inclus dans mon dossier de candidature. Une fois mon dossier complété, je l'ai envoyé à Paris.

Je n'ai pas été convoquée pour un entretien, car je vivais en Turquie. Mon dossier a été évalué en l'état et j'ai été acceptée. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à chercher un logement à Paris, ce qui ne fut pas chose facile. J'ai rencontré beaucoup de difficultés à ce niveau. Ainsi, lorsque je suis arrivée à Paris en septembre 2001 à la Cité Universitaire, j'ai dû découvrir que je n'y avais pas de logement, alors que mon dossier avait été envoyé bien à l'avance. Heureusement, j'avais des amies étudiantes de troisième cycle qui habitaient à la Cité Universitaire. Ce sont elles qui m'ont d'abord hébergée. Ensuite, j'ai trouvé une chambre de bonne où je suis restée pendant deux mois. Si bien que les deux premiers mois de mon cycle de doctorat à Paris furent difficiles, notamment en raison de ces problèmes pratiques.

Au début, j'avais vraiment du mal à comprendre les cours, à les suivre et à prendre des notes. Je n'avais plus étudié l'économie depuis quatre ans et j'avais surestimé mes capacités linguistiques, dès lors qu'il s'agissait de suivre des enseignements que je n'avais connus qu'en turc. La période était déjà compliquée, mais elle s'est aggravée pour moi du fait de la crise économique que la Turquie a connue en 2001. Mes parents m'avaient informée qu'ils ne pourraient plus m'aider financièrement autant qu'ils l'avaient fait jusque-là. J'ai donc commencé à enchaîner les petits boulots : j'ai gardé deux enfants, j'ai fait des comptages dans les gares... J'ai lutté. Cette année a été incroyable pour moi, mais malgré tout, j'ai obtenu mon diplôme de DEA. J'avais décidé de poursuivre en thèse, car j'aimais la matière que j'étudiais. Pour mon mémoire, j'avais déjà abandonné un auteur, Veblen, pour travailler sur un thème, la

pauvreté. Pour ma thèse, je m'apprêtais à suivre le chemin inverse : abandonner un thème, la pauvreté, au profit d'un auteur. Ce devait être John Stuart Mill. J'y cherchais ce qui, même de façon indirecte, nous permettrait de mieux comprendre les problèmes économiques d'aujourd'hui.

Mon mémoire m'avait déjà conduite à reconnaître l'importance des problèmes méthodologiques en économie et leur rôle dans nos difficultés à aborder les problèmes économiques actuels. Or, J.S. Mill avait réalisé un travail majeur sur la méthodologie économique, en s'appuyant sur les concepts de son époque. Cela a constitué la base de mon travail et je me suis efforcée de rendre compte des spécificités de sa démarche.

Finalement, j'ai écrit ma thèse et obtenu mon diplôme. Entre-temps, j'avais bénéficié d'une bourse de la Turquie, mais assortie d'un contrat. Cette bourse me permettait d'obtenir le financement et le temps nécessaires à l'achèvement de ma thèse mais une fois mon doctorat obtenu, en contrepartie, je devais rentrer en Turquie pour y travailler deux fois la durée de la bourse que j'avais reçue. Aujourd'hui, j'y suis encore, en poste dans mon université d'origine.

Ma thèse a été publiée sous forme de livre en 2021. Puis-je dire que j'en suis très fière ? Pendant toutes ces années, j'ai travaillé sous la direction de Nathalie Sigot, tant pour mon mémoire que pour ma thèse. Elles furent extrêmement enrichissantes. J'ai été suivie et orientée de manière constructive, ce qui m'a permis de dépasser les conditions précaires de mes débuts, de mener mon projet à bien, et de tout achever avec succès.



## Pierre Januard

(Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

J'ai soutenu ma thèse d'économie à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, au laboratoire PHARE, en juin 2022, sur le risque dans les œuvres de jeunesse de Thomas d'Aquin, donc sur la pensée économique du Moyen Âge. Je suis un vieil étudiant et un vieux-jeune docteur car je suis arrivé à Paris 1 en première année de DEUG en 1996, il y a plus de 25 ans. Dès mon arrivée en 1996, j'ai beaucoup aimé Tolbiac – le centre Pierre-Mendès-France. J'étais fasciné par cette ruche qu'était Tolbiac. Puis j'ai fait ma licence en Angleterre grâce au programme ERASMUS et je suis revenu en maîtrise à Paris 1, au Centre Panthéon. J'y ai suivi le cours d'histoire de la pensée économique, qui m'a ouvert d'autres horizons culturels. J'ai été saisi par cette quête intellectuelle pour comprendre le monde, comprendre les mécanismes, comprendre l'histoire de la pensée. Ce fut une bouffée d'oxygène. Il y avait là quelque chose qui me fascinait aussi concernant l'histoire longue. Je m'intéressais déjà beaucoup au Moyen Âge par ailleurs, et faire de l'histoire de la pensée économique sur l'histoire longue m'a beaucoup intéressé. Le cours d'André Lapidus m'a beaucoup marqué, mais aussi les travaux dirigés qui y étaient associés.

J'ai ensuite fait mon DEA ailleurs, en économie internationale. Après mon DEA, j'ai travaillé dans le milieu bancaire, en finance de marché, comme économiste en société de gestion de portefeuille. J'ai ensuite quitté ce domaine en entrant chez les dominicains, où j'ai étudié la philosophie et la théologie en me spécialisant sur la pensée du Moyen Âge, particulièrement sur Thomas d'Aquin. J'ai ensuite enseigné pendant dix ans, notamment la théologie et la philosophie médiévale. Parallèlement, j'ai gardé un pied en économie appliquée en travaillant sur la finance éthique.

À un certain moment, j'ai éprouvé le besoin de relier mon travail sur le Moyen Âge et ma formation économique à travers une activité de recherche car il y avait des questions de fond, touchant à des mécanismes économiques, qui m'intéressaient : pour répondre à des questions morales, les penseurs du Moyen Âge étaient amenés à essayer de comprendre les opérations économiques. C'est à cette compréhension positive des mécanismes par les auteurs médiévaux que j'ai voulu m'attacher. J'ai donc commencé ma thèse en 2018.

J'ai toujours suivi de loin les activités de PHARE et ce qu'étaient devenu mes professeurs d'économie. Paris 1 est vraiment lieu où j'ai appris à penser et à chercher. Même si à l'époque je ne faisais pas de recherche, et même dans les cours de premier cycle, il y avait quelque chose de la recherche : apprendre à approfondir, à fouiller, à lire un texte. Cela m'avait profondément marqué.

Je peux souligner trois repères sur l'histoire de la pensée économique à Paris 1, qui m'ont marqué lorsque j'y suis revenu comme doctorant 20 ans plus tard :

- D'abord, l'accueil non seulement humain mais aussi intellectuel reçu à PHARE. Moi qui travaillais sur Thomas d'Aquin et le Moyen Âge, alors que les autres chercheurs de PHARE travaillent plutôt sur le XVIII<sup>e</sup>, le XIX<sup>e</sup> ou le XX<sup>e</sup> siècle, je me sentis très à l'aise dans le milieu alors même que je travaillais sur une époque antérieure. Je ne me sentais pas déconnecté de la vie du laboratoire. C'était très agréable personnellement, mais cela illustre surtout pour moi un marqueur intellectuel du laboratoire : la prise en compte de l'histoire longue de la pensée économique, qui intègre les époques et les auteurs pour lesquels l'économie n'est pas encore imaginée comme une discipline autonome.

- Le deuxième marqueur est l'analyse économique. C'est cette analyse que je venais chercher. Je voulais travailler et comprendre en économiste la manière dont les auteurs médiévaux traitaient les questions économiques. J'ai trouvé à Paris 1 un approfondissement de l'analyse économique. Il ne s'agissait pas uniquement de faire de l'histoire des idées ou de l'histoire de Thomas d'Aquin, ce que j'avais fait par ailleurs. Pour le dire rapidement, Thomas d'Aquin, je connaissais, mais ce que j'ai retrouvé et réappris, c'est l'économie. J'ai appris à creuser, à penser en économiste.

- Le troisième repère est le vrai travail de recherche en commun. Il y a bien sûr le lien avec les directeurs de thèse, pour moi Nathalie Sigot et André Lapidus, mais aussi les ateliers, les séminaires, où l'on va partager, discuter, se faire critiquer son texte (cela fait partie du processus). Il y a vraiment la quête commune d'une intelligence collective. Pour avoir vu les pratiques d'autres disciplines universitaires beaucoup plus solitaires, où l'on rencontre son directeur de thèse moins fréquemment, où le travail en laboratoire, en séminaire est moins développé, j'ai trouvé à PHARE une dynamique de recherche commune.

Voilà les trois caractéristiques qui m'ont marqué à Paris 1. J'ai été très heureux d'y revenir et j'ai retrouvé le Paris 1 que j'avais quitté, même si des choses avaient changé. J'ai retrouvé l'université, mais avec vingt ans de plus et comme chercheur et comme doctorant alors que je la connaissais auparavant comme jeune étudiant. J'ai éprouvé une joie profonde en retrouvant ce lieu où j'avais appris à penser et où j'avais acquis la culture qui m'a servi ensuite.